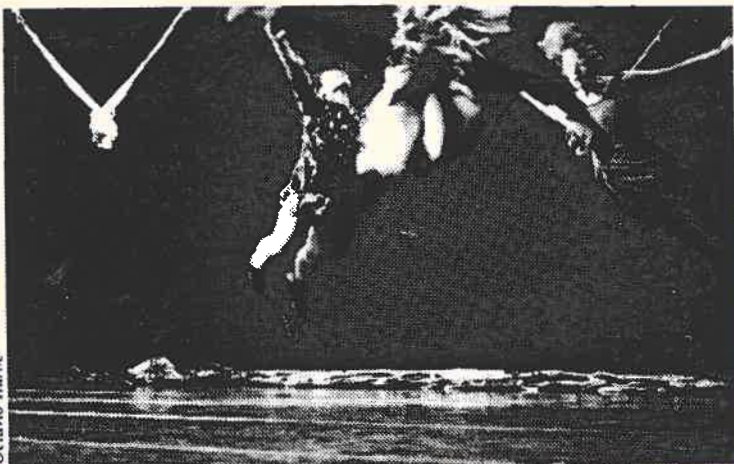


# Wim Vandekeybus coupe les ponts

Entre vieillesse et Mexique imaginaire, «*Toujours les mêmes mensonges*», la dernière pièce du chorégraphe flamand, est un voyage d'une gaieté onirique.

Entre chiens et loups, entre théâtre et danse, Wim Vandekeybus appartient à la lignée des Pina Bausch, Jan Fabre ou Anna-Teresa de Keersmaeker, engagés dans un discours où mouvements et paroles fusionnent dans une même pâte scénique. Après ses premiers spectacles, *Ce dont le corps ne se souvient pas*, *les Porteuses de mauvaises nouvelles* et leur synthèse *le Poids de la main*, on a pu se familiariser avec les stratégies ludiques de ce vigoureux Flamand de Louvain passionné de photos et de tango. Elles reposaient sur des notions simples, mécaniques, une accumulation de tensions, d'accidents à première vue incontrôlables. Propulsion folle des corps dans l'espace, attaques et esquives, modifications imperturbables des éléments scéniques créant une activité fébrile rehaussée de petits monologues marrants sur les particularismes de danseurs-acteurs venus de quatre pays européens.

On retrouve cette agitation désordonnée dans la nouvelle pièce *Immer Das Selbe Gelogen* (*Toujours les mêmes mensonges*) avec, en ouverture de scène, les fauteuils suspendus en l'air et, dans un coin, la casserole d'eau qui chauffe pour cuire des œufs. Quelques garçons commencent à bouger, à chahuter, mais quelque chose d'insolite intervient avec la projection sur écran du portrait éclaté en plusieurs images simultanées d'un vieillard aux yeux de hibou dérangé par la lumière, qui souffle sur une fleur de pissenlit ou se maquille d'un bout d'alumette. Grâce à cet homme, ancien danseur à la folie shakespeareienne, rencontré sur les docks ensoleillés du port de Hambourg et filmé sans mesurer le temps, Wim Vandekeybus décolle de la réalité et trouve une dimension poétique pour tisser son spectacle. Réflexion sur la vieillesse mais aussi dérive vers un Mexique imaginaire. Pour embarquer le spectateur dans ce voyage onirique, le chorégraphe coupe — littérale-



«*Immer Das Selbe Gelogen*». Loufoque et gai.

ment — les ponts. Un danseur, armé d'une hachette, casse les cordes du tapis de sol bariolé qui se relève comme une voile de navire pour prendre le large, tandis que trois filles aux chevelures défaits rêvent dans de vastes hamacs.

Des respirations haletantes de femmes enregistrées par Charo Calvo et la musique de Peter Vermeersch en porte-à-faux ironique entre Stravinski et Bartok aident à entrer dans l'univers doucement loufoque et tendrement gai du groupe Ultima Vez. Des gags, des actions scéniques se développent en tous sens : transport d'œufs empilés dans leur boîte et servant de matelas, lancé au public de vêtements, histoires drôles racontées en monologue ou *a cappella* debout ou couché. Beaucoup de danse aussi ; les déhan-

chements nonchalants des filles aux longues guibolles sur des chaussures d'écolières, des déglingages des garçons façon jerk sur une folle musique de rock, amène la grande fantaisie finale, mise en danger des corps lancés comme des projectiles, roulés au sol, bloqués, relancés dans un mouvement perpétuel en apparence décousu mais professionnellement très au point. Le décor, fait de robes de femmes, prend dans les éclairages de Gerhard Marraite des allures de vitrail et le grand-père sur l'écran enlève son dentier. Connivence, participation, il ne reste au public qu'à s'épanouir, se laisser bercer par cette version moderne de *La vie est un songe*.

Marcelle MICHEL

Théâtre de la Ville, jusqu'au 1<sup>er</sup> février, 20h30.

LIBERATION, 30 JANVIER 92